

## C'est beau la vie ...

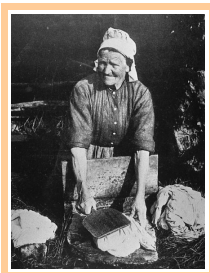
par Jacques SIMON

Quand j'étais enfant, j'allais de temps en temps le soir chez ma grand-mère pour y manger et dormir . Le soir, après un repas avec soupe aux légumes du jardin, quelques châtaignes cuites dans l'eau et parfois un gâteau de Savoie que la grand-mère Cherville faisait à merveille, nous allions nous coucher et comme il était encore tôt dans la soirée, j'assaillais ma grand-mère de questions. "Comment c'était Grand-mère, quand tu étais jeune ? Comment vivais-tu ?" Et cette brave femme se laissait aller à conter quelques périodes de sa vie qui fut si rude, car Apoline Cherville, fille Boutigny, née en 1865 avait donc connu la guerre de 1870 avec toutes ses misères. Elle grandit, se maria avec Augustin Cherville, homme de journée et cantonnier à Auzouville; ils eurent cinq enfants à élever, sans couverture sociale.



On se levait donc très tôt, l'été, on se louait pour la moisson, Augustin fauchait le blé à la faux, Apoline le ramassait afin de lier les bottes. Elle racontait avoir fait des fausses couches au pied d'un "disiau" (assemblage de bottes de blé) dans la plaine. Augustin lui apportait un verre de "boisson " (petit cidre) et ma grand-mère retournait au travail. Comme elle disait: "Oh oui! yen a qui mouraient dans d'affreuses hémorragies !". Nous avons peine à imaginer aujourd'hui les conditions de vie de cette époque. Prenez le temps de lire "La TERRE" d'Emile ZOLA, c'est un reflet intéressant.

Une des filles d' Apoline, Marthe, ma mère, à 18 ans c'est-à-dire en 1918, travaillait comme tisserande dans la vallée de l'Andelle, à Perriers. Elle se levait à 3H30 du matin, faisait 9 km à pied à travers bois, prenait son travail à l'usine Crespin et après sa journée marchait encore 9 km pour rentrer à 20H30 à la maison familiale d'Auzouville, bien entendu du lundi matin au samedi soir. Le dimanche, "jour du Seigneur", il fallait laver son linge, repriser les bas et les vêtements, pour être prête au travail en début de semaine. Les congés n'étaient qu'une simple utopie dans la tête de quelques progressistes irresponsables (! ! à vous de juger! !)



Voilà deux périodes de vie, l'une de ma grand-mère, l'autre d'une de ses filles. Il y a peut-être matière à réflexion. Et comment seront les conditions de vie de l'humanité de demain ?

Revenons à notre soirée chez Apoline. Elle me racontait qu'elle arrachait aussi les dents des gens qui souffraient trop. Alors un jour, un voisin vint la voir avec la tête enrubannée comme un oeuf de Pâques.

- La mère Cherville ! il faut que vous m'arrachiez ma dent, une molaire qui ne me laisse plus dormir. J'en souffre nuit et jour.

Apoline connaissait l'homme pour être méchant avec sa femme, car il appliquait le fameux proverbe arabe: "Bats ta femme au moins une fois par jour, si tu ne sais pas pourquoi, elle, elle le sait." Apoline trouvait toujours une excuse pour retarder l'arrachage.

- Mon pauvre homme, je n'ai pas le temps aujourd'hui. Revenez demain.

Et de jour en jour, elle fit durer le plaisir jusqu'au sixième jour en se disant que cette vieille bête ne souffrirait jamais assez. Notre homme, chaque jour, revenait jusqu'à supplier Apoline de lui extraire ce feu qu'il avait dans la bouche. Donc le sixième jour, Apoline lui dit:

- Asseyez-vous là, je vais chercher mes tenailles.

L'opération commença. Apoline lui déchaussait la mâchoire en prenant le temps de faire durer la souffrance, prenant un malin plaisir en pensant: " Ah! tu bats ta femme mon cochon, parce que tu as la force pour toi, tu ne respectes pas ton épouse, tu l'obliges à travailler pendant que toi, tu fais le beau. Attends un peu mon cochon. Et tiens! un petit coup à gauche avec les tenailles, et une petit coup à droite».



Et l'autre hurlait à gorge déployée. Apoline s'arrêta en enlevant l'outil de la bouche du pauvre bougre et lui dit:

- Si vous continuez de gueuler comme ça, je ne peux pas continuer. Il faut que vous appreniez à souffrir en silence.

Et l'arrachage reprit force et vigueur jusqu'à l'extraction....

- Ah! je vous remercie, la mère Cherville, vous m'avez soulagé!

Apoline lui offrit une petite goutte d'eau-de-vie, histoire de désinfecter.

- Combien qj'vous dois la mère Cherville ?
- Oh rien, mon cher homme! j'ai largement reçu mon salaire."

L'homme soulagé repartit chez lui sans bien comprendre. Apoline s'adressant à Dieu lui dit : "Seigneur, pardonnez-moi d'avoir fait souffrir plus que de raison cette bête d'homme qui ne souffrira jamais assez, tant il est méchant."

Ma grand-mère devait continuer de raconter beaucoup de choses intéressantes, mais pour moi, enfant, le marchand de sable était à son heure et m'emmenait dans le sommeil et les rêves avec l'espoir du lendemain.

*Récit écrit par Jacques SIMON en 1997*